

LES
INGRATITUDES
DE L'AMOUR

De la même auteure chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

Des femmes remarquables

Comme une gazelle apprivoisée

BARBARA PYM

LES
INGRATITUDES
DE L'AMOUR

Roman

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Anouk Neuhoff



Ce livre est composé avec le caractère typographique **Luciole** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficience visuelle et le studio typographies.fr.

Titre original : *No Fond Return of Love*
publié par Jonathan Cape Ltd, Londres.
© Barbara Pym, 1961. Tous droits réservés.
© Christian Bourgois Éditeur, 1988,
pour la traduction française.
© Belfond, un département Place des Éditeurs, 2021.
© À vue d'œil, 2021, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0508-0

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

Il existe plusieurs façons de réparer un cœur brisé, mais se rendre à un colloque savant compte sans doute parmi les plus insolites.

Quand Dulcie Mainwaring comprit que son fiancé ne voulait plus l'épouser – ou, selon sa propre expression, qu'il ne se jugeait pas digne d'elle et de son amour –, elle subit quelques mois de tranquille souffrance avant de se sentir capable de secouer cette torpeur. Lorsqu'elle lut l'annonce du colloque, il lui parut exactement le genre de chose recommandée aux femmes dans sa situation : une occasion de rencontrer des gens nouveaux et de se distraire en observant la vie des autres, même si cela ne durait qu'un week-end et se déroulait dans des circonstances quelque peu inhabituelles.

En effet, quoi de plus singulier qu'une foule de grandes personnes, la plupart d'un

certain âge ou même carrément âgées, rassemblées dans un pensionnat de jeunes filles du Derbyshire afin de débattre de subtilités savantes qui, pour la majorité des gens, ne signifiaient rien ? Même les chambres – par bonheur on n’allait pas les entasser dans des dortoirs – semblaient un peu irréelles, avec leurs lits jumeaux en fer et la perspective de passer plusieurs nuits si près de quelqu’un d’inconnu.

Dulcie commença à s’interroger sur l’identité de sa compagne de chambre (ce serait sûrement une femme), et guetta son entrée avec une impatience mêlée d’appréhension. Au moins, se disait-elle bravement, il serait intéressant de partager une chambre avec une inconnue. Quand elle entendit des pas dans le couloir, elle s’arma de courage, tout en se demandant ce qu’elles allaient pouvoir se dire lorsque la porte s’ouvrirait. Mais les pas s’éloignèrent pour s’arrêter un petit peu plus loin. Alors, considérant à nouveau le deuxième lit, elle remarqua qu’il avait l’air

anormalement plat, et quand elle souleva le couvre-lit elle constata qu'il n'y avait pas de draps. Elle fut à la fois soulagée et déçue. Dès qu'elle en aurait l'audace, elle irait voir qui couchait dans la chambre voisine.

Elle avait eu tort de venir. Viola s'en rendait compte à présent, tandis qu'elle parcourait du regard la petite chambre pareille à une cellule, avec un sentiment de désarroi qui confina à la panique quand elle s'aperçut qu'il y avait un deuxième lit, comme le sien recouvert d'une courtepointe blanche en nid-d'abeilles. Ainsi elle allait peut-être devoir partager cette pauvre chambre avec quelqu'un qu'elle ne connaissait pas – cette pensée était insoutenable ! Prudemment, elle souleva un coin de la courtepointe pour voir si le lit était fait ; à son soulagement il ne l'était pas : au-dessous, il n'y avait qu'un oreiller sans taie dans sa housse rayée et une pile de couvertures grises. Au moins aurait-elle la chambre pour elle toute seule ;

sans doute pourrait-elle tout juste la supporter pendant trois nuits.

Elle alluma une cigarette et se pencha par la fenêtre. Il y avait au-dessous d'elle une jolie plate-bande de dahlias, des pommes et des poires faisaient ployer les arbres sous leur poids, et, au loin, des landes s'étendaient jusqu'à des collines et ce qui avait l'apparence du monde extérieur, de la liberté.

On frappa tout doucement à la porte et Viola sursauta puis se retourna en disant « Entrez » assez sèchement. Elle vit alors sur le seuil une femme assez grande d'une trentaine d'années qui avait un visage agréable et les cheveux blonds. Elle portait un tailleur de tweed et des chaussures de marche qui semblaient trop lourdes pour ses jambes maigres.

« Déjà bien partie pour devenir une pauvre vieille fille anglaise », pensa Viola, consciente de « faire contraste » dans sa robe noire, avec sa figure pâle, plutôt émaciée, et ses cheveux bruns mal peignés.

– Je suis Dulcie Mainwaring, dit la femme blonde. On dirait que ma chambre est à côté de la vôtre. Je me demandais si nous pourrions descendre ensemble pour le dîner ?

– Si vous voulez, répondit Viola avec mauvaise grâce. Au fait, je m'appelle Viola Dace. Comment est-on censé s'habiller ?

– J'ai l'impression que personne ne le sait vraiment, répondit Dulcie. C'est peut-être comme la première soirée à bord d'un bateau où personne ne se change pour le dîner. Je crois que c'est la première fois qu'un colloque de ce genre a lieu ici. Je sais qu'ils ont fait venir des membres du clergé, ainsi que des écrivains, je crois. En un sens, on peut dire que nous aussi, nous sommes des écrivains.

– Oui, nous pourrions nous prétendre écrivains.

Viola avait sorti son rouge à lèvres et l'appliquait presque sauvagement, comme si elle était bien décidée à évoquer le moins possible quelqu'un qui travaillait dans les

contrées les plus poussiéreuses du monde intellectuel.

Dulcie contemplait, fascinée, le résultat ; pas de doute, cette éclatante bouche corail sur ce visage jaunâtre retenait l'attention, quoique l'effet fût bizarre, et Dulcie se mit à regretter légèrement le « naturel » soigné de son propre maquillage.

– C'est une drôle d'idée d'organiser un colloque avec des gens comme nous, remarquait-elle. Est-ce que tous, ici, nous corrigeons des épreuves, établissons des bibliographies et des index, bref, nous chargeons de toutes les tâches ingrates les plus monotones pour le compte de gens plus brillants que nous-mêmes ?

Elle semblait s'attarder sur les mots avec une sorte de délectation, pensait Viola, comme si elle tenait absolument à produire une impression à partir de cette sinistre grisaille.

– Oh ! moi, ma vie n'est pas du tout comme ça ! déclara-t-elle vivement. J'ai fait

des recherches pour moi et j'ai même commencé un roman. Si je suis venue, en réalité, c'est parce que je connais un des conférenciers et que...

Elle hésita, gagnée de nouveau par son sentiment de désarroi : cela ne faisait plus de doute, elle avait eu tort de venir. Et cette brave Miss Mainwaring, qu'on n'avait aucun mal à se représenter en train d'exécuter toutes les lugubres tâches qu'elle avait décrites, n'était pas, malgré tout, le genre de personne à qui elle aurait eu l'idée de se confier.

— Moi, je me consacre aux petits travaux et aux index, aussi, dit Dulcie avec entrain. J'aimais mieux travailler chez moi quand ma mère était malade, et je n'ai pas réellement envisagé de prendre un emploi à plein temps depuis qu'elle est morte.

Une cloche se mit à sonner : Viola eut l'impression que ce bruit ajoutait encore aux idées noires que Dulcie avait fait naître en elle.

– C'est sans doute la cloche du dîner, dit-elle. Nous descendons ?

Il serait sûrement possible de se débarrasser de cette voisine à un moment ou un autre au cours de la soirée.

Aylwin Forbes sortit de sa valise une demi-bouteille de gin en forme de flasque : il l'avait extraite des plis de son pyjama, où elle avait voyagé tranquillement depuis Londres jusqu'à ce village perdu du Derbyshire. Il la plaça tout d'abord sur la table de toilette, mais elle détonnait avec ses comprimés de levure, sa poudre gastrique et sa lotion capillaire. Comme il n'y avait pas d'autre placard, il allait bien falloir, en fin de compte, la ranger dans l'armoire – cette cachette à bouteilles qui, pour être traditionnelle, n'en était pas moins un peu honteuse.

L'autre article important que contenaient ses bagages – le dossier de notes pour la conférence qu'il devait faire sur

« Les problèmes d'un directeur de revue » –, il le plaça sur la chaise à côté de son lit.

Il remarqua alors qu'il y avait bien, en fait, un petit placard au-dessus du lavabo, vraisemblablement destiné à recevoir des médicaments. Il sortit donc la bouteille de gin de l'armoire et la mit dans le placard. Une pensée lui traversa l'esprit et il se demanda si les domestiques étaient honnêtes : il s'imagina l'une d'elles en train de porter la bouteille à ses lèvres et de boire un petit coup tout en faisant sa chambre le matin. Eh bien, c'était un risque à courir, se résigna-t-il, en posant la bouteille de gin dans le petit placard à côté des comprimés de levure et de la poudre gastrique ; mais comme il hésitait encore sur l'endroit où il se tiendrait lorsqu'il utiliserait la lotion capillaire, il la laissa sur la table de toilette. Il récupéra ensuite sur la chaise près de son lit les notes de sa conférence et les plaça sur la table de toilette à côté de ses diverses brosses et de sa trousse en cuir florentin.

Il ne restait plus dans sa valise que le dernier numéro de la revue littéraire dont il était directeur et le grand cadre – lui aussi en cuir florentin – qui contenait la photo de sa femme, Marjorie. Il sortit la revue et la posa sur la chaise à côté du lit, avec un vague sentiment de dégoût, comme s’il s’imaginait en train de la lire allongé. N’ayant trouvé nulle part où placer Marjorie, il remit le cadre dans la valise, la referma et la poussa sous le lit. Après tout, cela ne rimait vraiment à rien maintenant de l’exposer.

Il ouvrit prudemment la porte et regarda dans le couloir, se demandant où pouvaient être les toilettes. D’un pas hésitant, il s’était enfin engagé dans une direction, quand il vit une femme âgée affublée d’un pince-nez, d’une résille et d’une robe de chambre molletonnée à grandes fleurs rouges qui marchait vers lui avec assurance, une serviette et une trousse de toilette à la main. Quelle qu’ait été la destination d’Aylwin, cette dame l’atteindrait certainement avant lui.